

Le réarmement de l'Europe pose question.

Vos contributions variées montrent bien que le sujet vous interpelle ... et qu'il n'est pas forcément simple. Ce forum – comme vous le lirez – accueille des opinions d'un côté comme de l'autre et nous les partageons avec vous dans ce numéro de seize pages. Ce faisant, ces paroles nous ont inspirés :

« En temps de guerre, il est indispensable qu'un pays ait une excellente armée. Son sens est de limiter la violence abusive et de désarmer ses envahisseurs. Or, au-delà d'une résistance militaire, une nation a besoin d'une résistance spirituelle qui l'aide à se désarmer de ses propres haines et aveuglements ».

Ces propos de Shafique Keshavjee, pasteur et ancien professeur de théologie, résument bien le thème de ce numéro de L'Essor. Ils montrent que l'armée est indispensable pour assurer la sécurité du pays contre d'éventuels envahisseurs mais que la défense d'une nation ne repose pas que sur la force armée.

L'augmentation des dépenses militaires, en Suisse et dans d'autres pays, peut – comme le souligne le colonel Vautravers dans son article – être considérée comme du rattrapage. Mais cette augmentation ne doit pas se faire en sacrifiant d'autres secteurs, notamment la santé, le social, la coopération au développement, l'instruction et la recherche. Il faut que chaque citoyen, en fonction de ses ressources, participe à l'effort commun.

– RCy

La paix, une épreuve à endurer

En 1957, dans son discours à l'occasion de la remise du prix des aveugles de guerre, répondant au reproche allemand que les Suisses n'auraient jamais eu à subir l'épreuve d'une guerre, l'écrivain suisse alémanique Friedrich Dürrenmatt a dit : *« La paix, il faut en passer l'épreuve, il faut l'éprouver, l'endurer ; d'une manière bien précise, cela est peut-être beaucoup plus difficile que de passer par l'épreuve d'une guerre »* (Centre Dürrenmatt Neuchâtel – Cahier N° 9, 2006, p. 68).

Cette remarque d'il y a près de septante ans vaut la peine d'être méditée à l'heure où l'Europe tout entière est en train de se réarmer massivement, investissant des centaines de milliards d'euros. Et la Suisse, elle aussi, suit ce mouvement, y consacrant plusieurs milliards dans le budget fédéral des années à venir. Certes, c'est *« L'heure des prédateurs »* (cf. le dernier livre de Giuliano Da Empoli qui porte ce titre). Vladimir Poutine envahit l'Ukraine, Donald Trump menace de prendre le Groenland, Netanyahu conquiert la bande de Gaza, les guerres sévissent un peu partout, par envie de dominer, de prendre possession, de faire passer ses intérêts par la force. Dès lors, ne vaut-il pas mieux se prémunir et acquérir les moyens militaires pour se défendre ?

Mais, en s'inspirant de Dürrenmatt, on se demandera tout de même si le fait de se préparer massivement à la guerre n'est pas une solution de facilité. Est-ce bien légitime de ne penser qu'en termes de rapports de force, de ne répondre à une force que par une contre-force, de vouloir imposer ses intérêts contre ceux de l'autre ? La guerre réduit les relations entre les pays, les peuples, à la violence nue. Son principe fondamental, c'est la loi du plus fort.

La paix comporte des défis bien plus difficiles, plus exigeants. À condition, bien sûr, de ne pas la réduire à une vision idyllique, comme le souligne Dürrenmatt dans ce même texte : *« L'enfant dans le berceau, des champs de blé ondoynants*

et, suivant la politique, des sonneries de cloches d'église ou des champs dans le kolkhoze » (idem). La paix, c'est l'effort de sans cesse remettre l'ouvrage sur le métier, de donner forme à un véritable vivre-ensemble des peuples. Cela fait appel à un souci de la rencontre, de l'écoute réciproque, de la concertation, à mener avec persistance, mais aussi avec inventivité.

Certes, il restera des rapports de force, il ne faut pas se faire d'illusions. Mais ces rapports de force pourront être abordés sous un tout autre signe, celui d'une coopération qui prend en compte les petits, les faibles, met la force au service d'un soutien mutuel.

De ce point de vue, il est hautement condamnable de couper dans le budget de la coopération internationale, de l'aide sociale et de la formation pour alimenter celui de la défense militaire. Une telle manière de fixer les priorités, très répandue en Europe, mais inscrite aussi dans la batterie d'économies mise en place par le Conseil fédéral pour les années à venir, traduit une vision très courte de ce que devrait être un véritable travail en faveur de la paix.

Car, pour construire la paix, nous avons précisément besoin de cela : une intelligence créative, soucieuse d'une cohésion entre les peuples, qui permettra de chercher ensemble une juste reconnaissance des uns et des autres, une répartition équilibrée des biens, une responsabilité partagée en vue de la détermination des grandes options d'un vivre-ensemble.

On parle souvent des « artisans de la paix » : cette expression marque la dimension concrète de ce travail pour la paix, accompli au quotidien dans les échoppes, dans les ateliers. Et c'est peut-être aussi ce que souligne la prière attribuée à Saint François d'Assise : *« Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix ! »*

Pierre Bühler, Neuchâtel